La patience.
Etude conceptuelle

Par **Cécile Gornet,** professeur de philosophie, ancienne élève de l'ENS.

Les mots français « patience » et « passion » proviennent tous deux du verbe latin *pati*, que l'on traduit généralement par « pâtir ». Ces deux notions sont ainsi à première vue placées sous le signe de la passivité. C'est en effet à *pati* que l'on doit *passivus* : « qui subit », « passif ». Pâtir, c'est tout d'abord subir, supporter quelque chose ; cela ne semble en aucun cas désigner une action dont un homme pourrait être l'agent. Et il en irait alors de même pour la patience et la passion. Mais une attention précise à l'étymologie introduit une certaine ambiguïté qui invite à s'interroger sur la distinction présupposée entre activité et passivité.

Pati est un verbe déponent, c'est-à-dire dont la conjugaison prend une forme passive, mais avec un sens actif. Les autres verbes latins possèdent, comme en français, une voix active, si le sujet du verbe fait l'action et une voix passive, si le sujet du verbe subit l'action. Par exemple, « j'aime » se dit « *amo* » et « je suis aimé », « *amor* ». Les verbes déponents ont la particularité de se conjuguer seulement à la voix passive, mais en prenant uniquement le sens de la voix active. *Patior* signifie « je pâtis » (de même, *morior* signifie « je meurs »). Pâtir ne peut donc se conjuguer que sous une forme passive mais celle-ci ne peut prendre qu'un sens actif.

Cette ambiguïté réapparaît si l'on regarde de quelles formes grammaticales du verbe *pati* les mots « passion » et « patience » sont respectivement dérivés. Passion traduit le supin *passum* ; or au passif, le radical du supin sert à former le participe parfait (ou passé): *passum*, c'est « avoir pâti ». Le participe passé d'un verbe exprime l'état dans lequel se trouve celui qui subit l'action du verbe. La passion serait donc l'état dans lequel se trouve celui qui pâtit. Patience traduit *patientia*, substantif formé sur le participe présent *patiens*. Or le participe présent d'un verbe exprime l'action du verbe en train de se faire. *Patiens* signifie « pâtissant », « qui pâtit » et a donné l'adjectif « patient ». *Patientia*, c'est donc l'action de pâtir. La patience serait l'activité qu'accomplit celui qui pâtit.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 6 pages.

Culture Générale

La patience

Ces précisions étymologiques sèment le trouble dans la distinction entre passivité et activité. Une forme d'activité peut-elle ressurgir au sein de ce qui se présente comme une pure passivité ? Est-ce là l'enjeu du rapport entre passion et patience ?

Que fait le « *patiens* » ? Qu'est-ce que la patience ? Le *Dictionnaire historique de la langue française* fait apparaître un sens propre : « vertu qui fait supporter les adversités », à partir duquel se déclinent peu à peu différentes valeurs : « fait de supporter avec douceur les défauts d'autrui », « aptitude à persévérer dans une activité malgré les difficultés qu'on y rencontre », et enfin «tranquillité avec laquelle on attend ce qui tarde ». Le malade immobilisé qui accepte calmement son sort, l'instituteur qui instruit sans s'énerver un groupe d'enfants turbulents, la brodeuse qui mène à son terme un ouvrage compliqué, le voyageur qui reste tranquillement sur le quai à attendre un train retardé ont en commun de « supporter les adversités », de «prendre leur mal en patience ». La patience, c'est l'aptitude à rester tranquille face à ce qui fait mal, à ne pas se laisser troubler, agiter, inquiéter par la douleur. On trouve sous la plume de Leibniz la définition suivante : « Patientia *dolor cum quiete* »[1]. Tentons une traduction : la patience < c'est la qualité de celui qui supporte > la douleur avec calme. Et parce qu'il n'y aurait aucun sens à supporter un mal qui ne durerait pas, il faut expliciter la dimension temporelle de la patience. Être patient, c'est endurer tranquillement la douleur, le temps qu'il faudra. Le temps qu'il faudra pour quoi ?

Pour que la douleur cesse, pour qu'une satisfaction visée soit atteinte. Le malade patiente en vue de la guérison, l'instituteur se montre patient, en espérant calmer ses élèves, la brodeuse fait preuve de patience pour terminer son ouvrage et le voyageur reste calmement sur le quai parce qu'il escompte qu'au bout d'un certain temps, le train arrivera. Patienter, faire preuve de patience, c'est accepter que la réalité ne me donne pas instantanément satisfaction, qu'elle ne s'accorde pas immédiatement à mes désirs. C'est supporter qu'entre le moment présent et la fin que je vise parce que j'en attends une satisfaction, il doive y avoir une médiation. Médiation purement temporelle lorsqu'il s'agit seulement d'attendre qu'arrive une fin à venir, sans être en mesure d'influencer sa venue, lorsque je dépends de l'avenir sans que l'avenir ne dépende de moi. C'est par exemple la situation du voyageur, pour qui patienter se réduit à attendre calmement que passe le temps qui le sépare de l'arrivée du train, car il n'a pas les moyens de faire quoi que ce soit pour accélérer cette arrivée. Médiation qui exige, en plus du temps, mes efforts, lorsque c'est à moi de mettre en œuvre les moyens qui m'aideront à obtenir satisfaction ; lorsque c'est à moi de faire advenir ce que j'attends et qu'à force de travail, je dessine dans la matière du présent le visage de l'avenir. C'est la situation de la brodeuse, pour qui patienter ne consiste pas à attendre que passe le temps qu'il faut pour que l'ouvrage se termine, mais à faire preuve d'une laborieuse attente.

[1] table de définitions sans titre, de la main de Hodann, avec corrections de Leibniz (1702-1704), *in* Louis Couturat, *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, Paris, 1903, rééd par Georg Olms, 1966, p. 492.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Être impatient au contraire, c'est vouloir être immédiatement satisfait, atteindre la fin visée sans délai, sans le temps ou les efforts que cela doit prendre : c'est vouloir la fin sans les moyens. L'impatience, c'est l'inaptitude à supporter la moindre médiation entre un désir et sa réalisation. Si le malade s'agite dans son lit ou se lève trop vite, contre les recommandations des médecins, si l'instituteur est agacé et devient brusque avec ses élèves, si la brodeuse précipite ses gestes, bâcle son ouvrage ou bien l'abandonne sans l'avoir achevé, si le voyageur s'énerve, trépigne sur le quai ou bien tourne les talons, renonçant à son voyage ou partant, à l'aventure, à la recherche d'un autre moyen de transport, on dira qu'ils sont impatients. Faute de supporter l'insatisfaction temporaire de la médiation nécessaire à la réalisation de ses désirs, l'impatient renforce lui-même sa douleur. D'une part, son refus des moyens risque de le priver de la fin visée. Le malade qui s'agite ne compromet-il pas sa guérison ? L'instituteur brutal et hors de lui ne renforce-t-il pas l'agitation de ses élèves ? La brodeuse pressée ne gâche-t-elle pas son travail ? Le voyageur qui n'a pas la patience d'attendre ne manquera-t-il pas son train ? Et être patient, c'est au contraire se donner plus de chances d'atteindre la fin visée en supportant la médiation donc, fondamentalement, l'écoulement du temps, sans lequel aucun projet ne peut être réalisé. D'autre part, l'impatient est agité, troublé, perturbé par la douleur de n'être pas immédiatement satisfait. Là où l'homme patient, à l'inverse, montre une capacité à rester tranquille malgré l'insatisfaction.

Être *patiens*, littéralement « pâtissant », c'est donc bien être engagé dans une certaine activité : supporter la médiation entre mes désirs et leur réalisation exige un effort, une activité de résistance. Résistance à la lenteur du passage du temps, résistance à la douleur de l'insatisfaction : n'est-ce pas justement ce dont le passionné est incapable ? L'impatience n'est-elle pas la racine de la passion ?

I. La patience comme résistance.

I.1. Une résistance au temps.

L'impatient incline à l'instantané, à l'immédiat : il veut être satisfait tout de suite. Il souffre de l'écart temporel que lui impose la médiation qui, nécessairement, se loge entre le présent et la fin visée. Le délai, l'attente, les efforts à fournir, tout cela « prend trop de temps » et fait « perdre du temps » ; la médiation, c'est nécessairement du temps trop long, parce que c'est du temps gâché. On ne peut trouver le temps long que si l'on a l'impression que rien ne s'y passe, que rien n'y devient. L'impatience (pensons au geste de côté de celui qui regarde sa montre) commence lorsqu'on veut mesurer ce qu'on perd à attendre que le temps passe ; et l'on ne peut le mesurer qu'à condition de confronter des possibles : au lieu d'être là, paralysé par l'attente, je pourrais être ailleurs, faisant ceci, jouissant de cela. Epais, gluant, le temps passe trop lentement et nous avons envie de comprimer ce passage. Nous le vivons comme un obstacle interposé entre le présent et la fin à venir. Pourquoi l'impatient ne supporte-il pas le retard et veut-il, immédiatement, la fin ? Est-ce la mort qu'il veut précipiter ? Le comble de l'impatience serait-il de vouloir tout de suite, à

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

peine né, être déjà mort ? Non : c'est précisément la peur de mourir sans avoir eu le temps d'obtenir suffisamment de satisfaction qui rend impatient. Il ne peut être question d'impatience ou de patience que pour un être conscient d'être voué à la mort, pour qui « le temps est compté ». C'est l'incapacité à supporter cette finitude qui caractérise l'impatient et lui ordonne de jouir à chaque instant, jouir le plus possible, car on n'a pas l'éternité devant soi, cela va s'arrêter. Pas de temps à perdre, chaque instant d'attente de la jouissance est un instant de vie gaspillé. La médiation est une perte de temps, temps précieux qui pourrait être employé à obtenir d'autres satisfactions. Elle est insupportable car nous l'estimons stérile : le temps retarde l'obtention de la fin, sans rien apporter. L'impatient ne veut pas enjamber la médiation, il veut l'annuler ; il ne veut pas vraiment être déjà demain, il voudrait que l'à venir soit déjà arrivé aujourd'hui. Plus il comprime le temps, plus vite il obtient ce qu'il souhaite, plus il lui reste de temps devant lui pour jouir d'autres satisfactions. L'impatience est exigence de vitesse : il faut rétrécir les délais, épuiser peu à peu l'épaisseur de la durée jusqu'à la plus extrême minceur, en tendant vers la limite de cet amenuisement du déroulement temporel : l'instantanéité. En ce sens, l'accélération généralisée que connaissent les sociétés les plus « avancées », comme on dit, relèverait de l'impatience. La production, le transport, la communication, notamment, sont incontestablement régis par cette visée de l'immédiateté. Et pour ne s'arrêter que sur la communication, l'exigence contemporaine de faire coïncider l'événement avec ce qu'il est convenu d'appeler sa « médiatisation » invite à se demander si l'emploi de ce terme est encore approprié ici.

Cette intention de comprimer le temps et d'en hâter le cours semble au premier abord aller dans le sens du temps. De ce point de vue, l'impatience s'oppose au regret, à la nostalgie, à toute intention passéiste qui tourne le dos au futur et voudrait au contraire inverser et arrêter le flux temporel. Etre impatient, c'est renchérir dans le sens de la temporalité : que l'avenir vienne le plus vite possible, et si possible, immédiatement. Mais précisément, vouloir accélérer le temps, c'est vouloir le nier. Au delà de leur opposition, le nostalgique et l'impatient ont en commun le désir d'annuler le temps. Le nostalgique voudrait que le temps ne soit pas passé, l'impatient voudrait qu'il avance si vite qu'il ne passe pas : cherchant à comprimer la durée qui sépare l'insatisfaction présente de la satisfaction à venir, la vitesse est censée annuler le passage temporel. Il s'agit, comme l'écrit Vladimir Jankélévitch, de « [supprimer] la progression par le seul effet de la progression »[2]. L'impatient voudrait annuler le temps en l'amenant à une vitesse telle qu'il atteigne l'instantanéité.

Cependant, il ne s'agit pas d'accélérer le temps lui-même mais de comprimer la durée de nos activités. On peut raccourcir les délais, réduire les laps de temps qu'il faut pour qu'une fin soit atteinte, mais on est incapable d'agir sur le temps fondamental des laps. Et ce parce qu'embarqués dans le temps, les hommes ne disposent d'aucun point d'appui extérieur pour faire pression sur lui. Il y a une épaisseur incompressible du temps, à laquelle correspond l'attente. Il faut bien « attendre que le sucre fonde », dit Bergson. L'accélération qu'exige l'impatience est une opération superficielle qui précipite le *tempo* mais glisse sans trouver de prise sur le temps lui-même. La vitesse ne concerne que l'aménagement,

[2] *L'irréversible et la nostalgie*, chap 2, § 7, Flammarion, collection « champs », p. 137.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 6 pages.